

*Pensée et solitude dans le « Fragment d'un journal de l'homme » de Gaston Bachelard*

Christian Thiboutot

---

« Un Saint levé chaque jour bien avant l'aube  
priait Dieu pour que Dieu fasse,  
aujourd'hui encore, lever le soleil... »  
OSCAR WILDE<sup>1</sup>

*Lire le « Fragment d'un journal de l'homme »*

Le « Fragment d'un journal de l'homme » occupe une position plutôt singulière dans l'œuvre de Gaston Bachelard. Et ce dans la mesure où la pensée qui s'y déploie semble interroger, en deçà de toute pensée constituée en système philosophique, sa propre énigme, c'est-à-dire le mystère même de son origine et de sa possibilité d'être comme pensée. Un peu comme si le propos du philosophe, dans cet essai, se déployait dans les limbes de toute réflexion applicable à des problématiques définies, incluant celles de l'épistémologie scientifique et de la psychanalyse de l'image, auxquelles Bachelard est pourtant sans cesse revenu.

L'idiosyncrasie du titre choisi par ce dernier, en l'occurrence, évoque fort bien le privilège qu'il accorde au style intimiste du journal, dans l'écriture de son essai. Style qui influence incontestablement, comme dans un effet de mise en scène, la qualité et la densité de l'atmosphère au sein desquelles se déploie la lecture du « Fragment d'un journal de l'homme ». Notamment si l'on tient compte des nombreuses fois où, dans le corps de son texte, Bachelard parle en première personne, allant même jusqu'à se commettre dans le dévoilement de rêveries sibyllines. Rêveries qui contribuent à donner à son essai l'allure d'une méditation libre et d'une confiance affectée, sinon d'une épreuve solitaire de la pensée qui a très précisément pour but de poser un regard sur le pathos qui est le sien.

Le lecteur attentif du « Fragment », il est vrai, ne met pas beaucoup de temps à se laisser gagner par l'impression qu'il vient effectivement d'être invité dans la trame d'un récit dont l'auteur, plutôt que de travailler à l'établissement de thèses enveloppées de discursivité philosophique, assume avec modestie la position, plus descriptive, du narrateur. De sorte que le lecteur, à qui l'on raconte en fait une étrange histoire, se surprend d'être convié et de prendre part au déroulement d'une intrigue dont le philosophe, en sa qualité de guide, s'applique autant à éclairer le cheminement qu'à en faire apprécier le décor. Ce qui toutefois ne manque pas de déconcerter le rationaliste susceptible de se cacher ou de s'exalter en tout lecteur, surtout si l'on considère l'évidente absence de référence, dans le commentaire de Bachelard, aux espaces naturels de publicité et de validation de la pensée.

Et pour cause : le lecteur du « Fragment d'un journal de l'homme » ne se voit offrir aucun signe ou repère qui lui permettrait d'identifier, de classer, ou de légitimer le « passé de culture<sup>2</sup> » du chemin sur lequel il s'avance et s'interrompt au gré des expériences qui ponctuent son parcours. C'est donc en vain qu'on poursuivrait la trace grossière de quelque méthode, tradition philosophique ou autre théorie de la connaissance dans cet essai de Bachelard, qui semble assez soigneusement éviter de situer son propos dans l'institution philosophique.

Et il y a tout lieu de croire que l'image du chemin, dans le contexte à la fois intimiste et narratif du « Fragment », vaut pour bien plus qu'une simple figure de style. Notamment si l'on reconnaît, avec le philosophe, que la trame de ce dernier s'écarte d'une intuition qui s'applique à faire paraître la pensée dans l'horizon d'une théorie linéaire, cumulative ou progressiste de la connaissance, c'est-à-dire d'une route, dit à son tour et métaphoriquement Kundera, sur laquelle « le temps de vivre s'est réduit à un simple obstacle qu'il faut surmonter à une vitesse toujours croissante<sup>3</sup> ». De fait, la rêverie de Bachelard n'emprunte visiblement rien à un processus de réduction de la pensée à un enjeu de synthèse conceptuelle, de possession d'objets de connaissance, ou de maîtrise méthodique des problèmes. S'il en est ainsi, c'est que le philosophe, d'entrée de jeu, manifeste son antipathie à l'égard des formes du savoir qui s'appuient sur les « pompeuses assurances dogmatiques<sup>4</sup> » et les « philosophèmes impossibles à vivre<sup>5</sup> » du monde de la réflexion abstraite.

La première solitude du penseur, donne ainsi à méditer Bachelard, s'avère donc nécessairement tributaire d'un acte de mise en exergue de la pensée doctrinale. En ce sens, elle se découvre elle-même comme possibilité en quittant les voies balisées de la cité savante au profit d'un monde de chemins où tout n'est qu'exploration et invitation à la halte, « envie de cheminer et d'en tirer une jouissance<sup>6</sup> ».

### ***Quelle solitude pour quelle pensée : Descartes, Bachelard et la phénoménologie***

À l'instar de Husserl, qui fait valoir que toute pensée se condamne à perdre la trace de ses origines dès lors qu'elle se transmue en habitude et qu'elle se fige en convenance, c'est-à-dire en attitude naturelle<sup>7</sup>, Bachelard plaide à son tour en faveur d'une pensée capable de retrouver l'étrange dans le familier et, par là, de s'égaliser « à la conscience du droit de recommencer<sup>8</sup> ». Et ici, il faut accorder toute leur importance aux mots. Car il se trouve que le philosophe ne reprend pas intégralement l'aphorisme célèbre qui présente la philosophie comme « l'amour des commencements ». En fait, c'est même ce qui pourrait distinguer Bachelard de Descartes, qui pour sa part a assimilé la solitude impartie à la pensée à celle d'un *solusipse*, ou d'une subjectivité autoassertive dont il a cru qu'elle constituait le point de départ du processus de fondation apodictique de la connaissance, dès lors tenue pour chevillée dans une sphère de présence absolue. Or, Bachelard parle bien de re-commencer, et non pas de commencer. Un préfixe qui évoque notamment le fait que ce dernier, à la

différence de Descartes, ne prétend d'aucune façon assimiler le problème de l'origine de la pensée avec celui de sa fondation absolue. Avec Bachelard, on ne part donc jamais complètement à zéro. L'étonnement, pour lui, se révèle toujours à la manière d'une naïveté retrouvée « dans » l'horizon du monde, redevenu étrange et inouï pour la pensée, et non comme une certitude « d'avant » ou « devant » le monde, c'est-à-dire de soi et de l'intériorité du cogito, qui serait l'apanage d'une pensée délivrée de toute appartenance à un monde, un corps, une histoire.

En s'autorisant une aussi évidente liberté dans la reprise et l'interrogation du rapport entre pensée et solitude, Bachelard en arrive donc à la conclusion que la pensée, comme passion du re-commencement, se déploie à la manière d'un acte intime qui ne doit pas être confondu avec la coïncidence plénière du Soi et de la pensée dans le solipsisme, comme c'est le cas chez Descartes. Il y aurait même un sens à avancer que son « Fragment d'un journal de l'homme » se trouve entièrement consacré à la description et l'exploration de cette intimité, dont il sera reconnu avec moult détails qu'elle appartient à ce monde, ici-bas, où l'on « doute avec son esprit ou avec son cœur, savamment ou naïvement, sincèrement ou par frime<sup>9</sup> ». Autre façon de faire valoir qu'il se refuse à l'idée d'une pensée sans corps et sans situation qui superviserait, du haut de sa tour d'ivoire, le sens du monde. La recherche d'une *scientiam penitus novam* est condamnée, à ses yeux, à l'épuisement dans une espèce de tragédie onirique, au sein de laquelle l'apparent triomphe de l'univers délié de la représentation a notamment pour conséquence d'anéantir toute possibilité d'accession à l'horizon du monde en tant qu'espace de vie et d'habitation<sup>10</sup>. Et Bachelard de soupirer : « Ah ! si le philosophe avait le droit de méditer de tout son être, avec ses muscles et son désir ; comme il se débarrasserait de ces méditations feintes où la logique stérilise la méditation<sup>11</sup> ! »

Au même titre que la phénoménologie, Bachelard reste donc finalement étranger au double programme d'une absolutisation de la pensée et d'une fondation apodictique de la connaissance dans une donnée plénière, à savoir depuis une conscience pure. C'est ce que Merleau-Ponty a voulu faire valoir en soulignant, dans un autre contexte, que la plus importante leçon de la méthode de réduction mise de l'avant par Husserl réside dans l'assomption de l'impossibilité d'une réduction totale et complète<sup>12</sup>. Ce qui signifie que la donnée primitive, tant pour Bachelard que pour la phénoménologie, ne se découvre pas ailleurs que dans le rapport d'appartenance originelle de la pensée et du monde. De fait, c'est l'unité de ce rapport vivant qui va permettre à Bachelard d'établir que la solitude de la pensée, loin d'incliner au solipsisme, se dévoile plutôt sous les auspices d'une solitude qui n'a de sens que dans la mesure où elle se fait « épreuve des attaches primordiales<sup>13</sup> ». Une épreuve que le philosophe, dans son verbe original, va explicitement associer à la « protéiforme théâtralité de la rêverie cosmologique<sup>14</sup> », et dont il traitera de la fertilité en reconnaissant qu'en elle, la pensée vient en effet s'affirmer comme « occasion d'univers<sup>15</sup> » et comme transcendance vers le monde.

En assumant ainsi et pour son propre compte l'exigence d'un retour vers l'expérience naïve et antéprédicative du monde, Bachelard reconnaîtra donc qu'au droit de recommencer, dans l'ordre du savoir, s'attache par principe l'expérience continue et sans cesse répétée du surgissement de la pensée dans l'horizon du monde. En ce sens, dire avec celui-ci que la pensée se foment et renaît dans la solitude, « c'est déjà la situer par rapport à un fantasme d'autre<sup>16</sup> »... Fantasme qui ne déserte jamais complètement l'espace ouvert de la donation potentielle, dont le philosophe va effectivement trouver le prototype et le modèle de liberté dans la solitude rêveuse, qu'il assimilera, chemin faisant, à un espace de « réceptivité totale et de productivité cosmologisante », et donc à une méditation par le biais de laquelle « tout recommence, tout s'étonne<sup>17</sup> ».

Loin de se voir déduite logiquement depuis l'expérience abstraite et construite du cogito, la solitude première interrogée par Bachelard dans son « Fragment » se révélera ainsi et derechef dans le contexte d'une étude descriptive et plutôt littéraire dans laquelle « l'émerveillement du moi et les merveilles du monde » seront effectivement « surpris dans leur plus étroite corrélation<sup>18</sup> ». En ce sens, il y a tout lieu de croire que pour le philosophe, la méditation première la plus inspirée se laisse comprendre comme une phénoménologie.

### ***La solitude, l'absence, et le vin du souvenir***

Ces précisions étant faites par Bachelard, la suite de l'essai ne fera qu'amplifier, chez le lecteur, l'impression d'assister au dévoilement progressif, c'est-à-dire romancé à même la trame narrative du « Fragment », d'un « monde de la solitude » au sein duquel la pratique d'écriture de l'auteur va l'entraîner encore plus profondément. En fait, ce dernier va subtilement et progressivement déplacer la problématique de la solitude depuis la sphère de la pensée, de la philosophie et de la référence cartésienne, vers le monde du désir et de l'existence partagée. De sorte qu'après avoir délivré la pensée de tout fantasme de possession et de coïncidence, Bachelard va s'efforcer de la retrouver dans un horizon de primitivité, en explorant la dimension constitutive de manque et d'absence qui lui permet non seulement d'être à titre de réflexion ou de méthode, mais aussi, sinon surtout, à titre de révélateur d'un drame essentiel, niché au cœur de notre condition d'existence. Voici la sentence qui, dans une page et un style presque solennels, va lancer à nouveaux frais tout le débat : « La conscience d'être seul, dit en substance le philosophe, c'est toujours, dans la pénombre, la nostalgie d'être deux<sup>19</sup>. »

Ce qui revient à dire qu'aux yeux de Bachelard, le doute et la pensée, avant d'être méthodiques ou critiques, sont d'abord et avant tout solidaires d'une expérience plus primitive d'attente, d'une expérience qui est toujours susceptible d'osciller, d'hésiter dans l'appréhension de la compagnie ou de l'indifférence des choses, de l'autre et de l'univers : au dédoublement de la pensée s'associant nécessairement un dédoublement de l'être<sup>20</sup>. De fait, en retrouvant le spectre d'autrui dans l'horizon de toute solitude vécue, Bachelard va s'efforcer de faire valoir que notre pensée se nourrit également, et comme par en dessous,

d'une dimension d'incomplétude qui est déjà et par essence manque et désir, et donc rapport au moins « négatif » à l'autre. Aussi enchaîne-t-il en affirmant que la solitude, en même temps, « nous isole et nous multiplie<sup>21</sup> », c'est-à-dire nous ouvre les portes d'un espace de vie qui, dans ses hésitations d'être, peut paradoxalement sembler aussi étrange et différent que proche et familier. Le souvenir se donnant, si l'on suit l'exemple donné par Bachelard, comme une des expériences les plus heureuses et les plus sombres qui puissent être pour nous. Et ce dans la mesure où il s'avère à la fois capable de gratitude et de tristesse, de fidélité et d'abandon, de vie et de mort. C'est d'ailleurs ce qui fera dire au philosophe que le souvenir apparaît surtout sur le fil de rêveries au sein desquelles la solitude se donne très précisément comme un monde — à savoir comme « l'immense décor de tout notre passé<sup>22</sup> ».

À ce stade précis de son expérience auprès de Bachelard, le lecteur se sent ainsi irrésistiblement habité par le sentiment qu'il rencontre effectivement moins un effort de détermination de la pensée qu'une réelle tentative d'exploration de l'âme humaine. Dans la rédaction de son « Fragment d'un journal de l'homme », le philosophe fera même en sorte de matérialiser ou de concrétiser la validité de ce sentiment chez son lecteur en se prenant lui-même à témoin, c'est-à-dire en sondant son âme, son expérience et ses souvenirs propres. Évoquant son pays natal, il dira par exemple :

Le moindre objet est pour le philosophe qui rêve une perspective où s'ordonne toute sa personnalité, ses plus secrètes et ses plus solitaires pensées. Ce verre de vin pâle, frais, sec, met en ordre toute ma vie champenoise. On croit que je bois : je me souviens<sup>23</sup>.

Pour Bachelard, en effet, « le temps est un ordre et n'est rien autre chose<sup>24</sup> ». De sorte qu'en multipliant les discontinuités et les points de rupture dans la trame du temps horizontal, quotidien et universel qui fuit avec les heures qui filent, le philosophe va, dans son « Fragment », provoquer l'irrésistible descente du lecteur au cœur même du temps, vers son origine immotivée, dans « une source vive d'où constamment il jaillit — et qui n'est pas l'éternité<sup>25</sup> ». La solitude première n'étant à son tour que la conscience paradoxale et instantanée de la rencontre d'une finitude et d'un possible, à savoir d'une universalité devenue singulière, d'un simple et commun verre de vin transformé en témoin généreux et fidèle d'un monde d'intimités perdues ; la réalité ne s'éprouve d'abord pour le philosophe qu'en première personne. Comme le souvenir, d'ailleurs, qui n'opère pas autrement qu'avec le concours d'une imagination prête à nous donner contenance dans le plus simple objet. Et le philosophe d'avancer : « Dans ses milles alvéoles, l'espace tient du temps comprimé. L'espace sert à ça<sup>26</sup>. »

En vertu de ces considérations, il y aurait même un sens à affirmer que toute l'œuvre philosophique de Bachelard est surdéterminée par une hantise des pensées qui, pour s'élever à la rationalité, « mondifient abstraitement<sup>27</sup> » et se sclérosent dans une « langue agglutinante<sup>28</sup> » aussi éloignée qu'il est possible de l'expérience primitive du moi et des

choses. Reprenant l'exemple du vin, Bachelard ira même jusqu'à dire « qu'il [le vin] est vraiment un *universel* qui sait se rendre *singulier*, s'il trouve, toutefois, un philosophe qui sache le boire<sup>29</sup> ». Un sous-entendu, plus qu'une idée, qu'on pourrait cependant reprendre en affirmant presque laconiquement que pour le philosophe qui rêve, une psychologie existentielle est par définition appelée à s'accomplir comme une psychologie du détail, comme une psychologie des coffres et des tiroirs, du feu et de l'eau, de la vigne et du vin ; la route menant éventuellement au chemin, et non l'inverse. Et de même pour la pensée de manière générale, pour laquelle il n'y a aucune Rome en laquelle s'épuiserait notre appréhension du monde, mais bien plutôt un chemin, que nous sommes, et dont l'épreuve sans cesse répétée dans l'instant du monde fait de nous des êtres singuliers, incarnés et situés, même dans la plus insignifiante expérience.

Du verre de vin qui rappelle à Bachelard la Champagne de son enfance, il faut donc reconnaître qu'il officie et structure, tels un seuil et un espace de marge, le passage d'un monde où la pensée s'espère elle-même comme fondement et route du savoir, vers un monde où elle se donne notamment dans la perspective d'une rencontre entre le passé fertile et la mémoire fidèle. Le vin, en ce sens, est substance qui n'oublie jamais. En lui la nature rêve et sait vieillir, prend des couleurs et s'assombrit. Il est donc jeunesse et mort, cosmologie et élegie. Vivre et mourir, à ce titre, nous sont instantanés. C'est pourquoi, pense Bachelard, il faut savoir s'exercer dans l'appréciation de « la continuité du courage dans la discontinuité des tentatives<sup>30</sup> ».

### ***Les attraites cosmiques de la nuit et la descente dans l'oubli***

Dans cet esprit, et pour bien souligner toute la résistance que la méditation rêveuse oppose à notre besoin de savoir, Bachelard va doubler son propos d'un exemple qui ne manquera pas d'achever l'impression, déjà bien née chez son lecteur, d'assister au déploiement d'une pensée pour laquelle une intuition ne s'explique pas, ne se prouve pas, mais s'expérimente. En fait, tout se passe ici comme si le philosophe, non satisfait d'avoir établi la portée cosmologique et dialectique du monde de la solitude, allait maintenant radicaliser son mode d'exploration en cherchant à voir « comment un être noir s'anime en nous quand, en nous, la nuit prend conscience d'elle-même<sup>31</sup> ». En somme, il s'agira de porter aux abîmes les impressions de solitude qui appartiennent à l'univers minimum de la noirceur et de la nuit. « Ne voir que ce qui est noir, ne parler qu'au silence, être une nuit dans la nuit, s'exercer à ne plus penser devant un monde qui ne pense pas<sup>32</sup> (...) », tel sera le programme.

Mais aussitôt le vœu prononcé — à écouter les feuilles frémir, à voir s'envelopper les ombres, à sentir le temps se ralentir —, aussitôt Bachelard va se troubler et, comme dans un effet de retour, se mettre à s'inquiéter de questions qui vont notamment avoir pour conséquence de faire se relâcher la dimension plus spécifiquement descriptive du procès narratif du « Fragment ». Dès lors, « l'homographie de la solitude humaine et du cosmos nocturne ne sera plus parfaite<sup>33</sup> ». La solitude va s'intérioriser et répandre « au-dedans »

l'encre noire de la nuit. La négativité de l'instant va se dilater et perdre ses rythmes, la nuit va devenir une et sans tranquillité, sombre et sans paix.

Du coup, le souvenir qui s'était jusque-là laissé approcher dans le relatif équilibre de la gratitude et de la tristesse, de la familiarité et du ressentiment, va lentement et pesamment sombrer, comme le dit un poète mélancolique, « dans l'abîme du rêve<sup>34</sup> ». Ce n'est donc plus le souvenir qui va paraître pour tisser une étoffe liante autour du rêveur, mais la profondeur du fleuve Léthé qui invitera la souffrance à venir s'engloutir dans l'oubli. La phénoménologie du souvenir, dans cette atmosphère de brumes et de nuées, cédera temporairement ses droits à une phénoménologie de l'oubli. À ce titre, Bachelard dira : « Une feuille qui tombe dans la nuit, est-ce un souvenir qui veut l'oubli ? Vouloir l'oubli, c'est la manière la plus aiguë de se souvenir. Une petite souffrance qu'on détache comme une feuille fanée, est-ce vraiment la preuve que le cœur s'apaise<sup>35</sup> ? » Le philosophe répondra. Une feuille fanée, à l'évidence, c'est déjà une vieille feuille. À plus forte raison lorsqu'elle tombe, nécessairement seule, dans l'automne de sa vie. « La solitude dans le monde est tout de suite, soupire-t-il, une vieillesse d'âge<sup>36</sup>. »

Et puis, assez subitement, la référence philosophique et cartésienne va ressurgir de nulle part. Un peu comme s'il s'agissait de délibérer de la possibilité de raccrocher la rêverie descendante aux engrenages du temps universel ascendant, c'est-à-dire à la durée socialisée d'une pensée d'école qui veut, encore et toujours, avancer. Le rêveur, dans ce contexte, va-t-il se mettre à douter avec sa peine ou avec son esprit ? Au singulier ou au nom de tous ? Et dans quel océan métaphysique ? Le lecteur de Bachelard aurait matière à se sentir confondu. Mais un indice laissé ailleurs par le philosophe va lui éviter cette pauvre agitation. L'auteur, en effet, va se charger de rappeler que

minuit, pour qui sait lire *Le Corbeau*, ne sonne plus jamais horizontalement. Il sonne dans l'âme en descendant, en descendant... Rares sont les nuits où, ajoute-t-il, j'ai le courage d'aller jusqu'au fond, jusqu'au douzième coup, jusqu'à la douzième blessure, jusqu'au douzième souvenir... (...) Pour vivre, il faut toujours trahir des fantômes<sup>37</sup>...

Voilà, semble-t-il, un des rôles de la philosophie universelle de Descartes : douter, douter, douter de tout pour ne pas sombrer, pour ne pas descendre sur la pente du monde décharné que laisse derrière lui le cogito. Parce qu'être au moins normal, être le sujet universel, c'est déjà être dans l'aveu fantomatique d'un espoir de partage. Et c'est exactement par ce bout que le philosophe va reprendre le fil de sa rêverie, c'est-à-dire l'expérience d'un doute qui n'évitera plus sa chair, sa peine, et s'efforcera d'éprouver jusqu'à son terme la passion de sa solitude, pour enfin demander : « D'où sort-elle cette voix qui, du fond de la nuit, murmure posément : "Pour tout cet univers, tu n'es qu'un étranger<sup>38</sup> !" »

Il y a une voix. Le philosophe n'est donc pas seul ? Oui, il l'est profondément. Mais pas dans un contentement hyperbolique. Il l'est parce qu'il n'y a plus personne dans le monde amical. La voix du doute n'est pas certitude. Elle est question sans fin. Son véritable espoir, comme l'a bien compris la phénoménologie, c'est de se tromper, c'est de buter sur un résidu de monde... Ayant réglé ses comptes, encore une fois, avec Descartes, Bachelard va dès lors réessayer de plonger, à fond de désespoir, dans la nuit. « Tu es seul. Tu as été seul. Tu seras seul. Ta solitude est ta durée. Ta solitude est ta mort même qui dure dans ta vie, sous ta vie<sup>39</sup>. » Dans aucune autre page du « Fragment d'un journal de l'homme » le ton de Bachelard ne sera plus lourd, plus abyssal. Les lignes de cette page, il les poursuivra d'ailleurs en changeant de référent philosophique. Le stoïcisme, notamment, sera convoqué pour prendre le relais. Ce qui, de fait, permettra à Bachelard d'éviter les filamentures d'une philosophie de la réflexion et de la représentation au profit d'une volonté nocturne et d'une vie essayées en marge des contours du monde. Pensée dont il finira tout de même par affirmer que la révolte intime est courte, et assez rapidement relayée par des projections qui se retournent vers l'envoyeur<sup>40</sup>...

L'engloutissement dans le Moi ayant apparemment échoué, la rêverie du tilleul va de nouveau venir assigner l'expérience de la solitude à une région de l'être au sein de laquelle le redoublement de la pensée va, encore de nouveau, prêter sa résonance aux échos de l'absence. Dans un texte magnifique, Bachelard avance :

Pour qu'une seule de ses feuilles soit pour toi, il faudrait qu'un être humain la cueille et te la donne. Tout don vient d'un tu. Le monde entier sans un tu ne peut rien donner. Les souffles du soir passent sur toi. Tu es seul, seul dans la nuit noire<sup>41</sup>.

Bachelard ne croit, à l'évidence, à aucun solipsisme. Le seul qui ait quelque sens à ses yeux, en réalité, devrait être dit existentiel. L'expérience bachelardienne des abysses n'est pas et ne sera jamais absolue. Elle est manière d'avancer jusqu'à la souffrance dans le manque de l'autre, dans un monde inhospitalier qui ne donne rien.

Le point culminant de la phénoménologie bachelardienne de la solitude se résout ainsi dans une avancée du côté d'une plus subtile phénoménologie de la désolation. C'est en ce sens précis que la solitude s'offre au philosophe à la manière d'un « révélateur fondamental de la valeur métaphysique de la sensibilité humaine », à savoir d'une expérience qui peut avoir aujourd'hui, pour nous, valeur et sens dans la mesure où elle donne effectivement à penser que « le doute, si communément étudié par les philosophes, reste beaucoup plus extérieur à notre ère que l'impression de solitude, d'abandon, de désarroi<sup>42</sup> ». Le « Fragment d'un journal de l'homme » appelle une éthique. Bien plus, à notre avis, qu'il n'attend une philosophie positive de la pensée.

### *Une consolation qui vient de l'autre*

Comme si ce n'était déjà assez, la conclusion de Bachelard va, au terme de cette curieuse et parfois énigmatique expérience de descente au cœur de la solitude humaine, donner le sentiment au lecteur que le rêveur de la nuit est, malgré tout, en droit d'attendre une certaine consolation. En l'occurrence, et pour la première fois avec autant d'insistance, le philosophe va aller chercher du côté de la poésie ce qu'il ne semble désormais plus espérer du côté de la philosophie. Ce qui, de la part de Bachelard, est loin d'être naïf. Surtout si l'on souligne que le point final du « Fragment » a quelque chose du phénomène de la chute tel qu'on l'expérimente dans le dernier vers d'un sonnet, par exemple. Un peu comme si l'auteur, au bout du compte, avait réservé son effet massue pour la finale, laissant clairement son lecteur au beau milieu d'un contrecoup appelé par le retentissement d'une fin de texte qui éclaire soudainement tout le parcours de ce dernier. Le passage en question vaut la peine qu'on le cite au complet tant il s'avère incontestablement riche.

Voilà ton message de vie, ô pauvre songe-creux ? Ton destin de philosophe est-il de trouver ta clarté dans tes contradictions intimes ? Es-tu condamné à définir ton être par ses hésitations, ses oscillations, ses incertitudes ? Dois-tu chercher ton guide et ton consolateur parmi les ombres de la nuit ?

Je répondrai par une page de Rilke.

À son drame *Maintenant et à l'heure de notre mort*, Rilke ajoutait : « Et toi, tu lèves tes yeux et tu me dis : "Homme du peuple, ô mon ami ! Tu n'as pas tenu parole... Dans le premier cahier des *Chicorées sauvages*, tu m'avais promis lumière et consolation, et ici tu nous peins la nuit et la souffrance." » Je [Bachelard] réplique : « Homme du peuple, ô mon ami ! Écoute une toute petite histoire. Deux âmes solitaires se rencontrent dans le monde. L'une de ces âmes fait entendre des plaintes et implore de l'étrangère une consolation. Et doucement l'étrangère se penche sur elle et murmure : Pour moi aussi c'est la nuit. »

« Cela n'est-il pas une consolation<sup>43</sup> ? »

Bien des élaborations pourraient sans contredit se voir inspirées par ce singulier passage. Mais nous nous limiterons à celles qui nous semblent les plus importantes. Et d'abord à ce premier constat : à celui qui attend la lumière et la consolation, il n'est donné aucune réponse, aucune véritable ou définitive satisfaction. Bachelard, dans une habile paraphrase, va toutefois transformer cette indigence en leçon. La consolation, en effet, ne viendra pas d'un contenu ou d'un conseil, d'une explication ou d'une pharmacopée psychologiquement effective. Elle va venir de l'autre. De celui qu'on ne sait pas, nous qui ne nous savons pas non plus. C'est une réponse invisible, qui ne tient dans rien d'empirique, dans aucune

sapience. Un peu comme si le philosophe nous disait : « La véritable lumière vient de la présence d'autrui », qui est en fait la seule réponse possible.

Dans sa conclusion, Bachelard, qui emprunte lui-même sa voix à Rilke, va ainsi s'appliquer à instaurer un espace de parole. C'est cet espace qui va, d'une certaine façon, matérialiser le dédoublement de la pensée dans une communauté de vie et de partage, dans un rapport d'échange et de sympathie, dans une expérience de reconnaissance réciproque. Et ce peu importe qu'il s'agisse en vérité des lumières que s'échangent Bachelard et son lecteur, Bachelard et Rilke, l'étudiant qui réclame du professeur qu'il l'aide à y voir clair, le patient qui attend de son analyste qu'il interprète son symptôme. « Le non-savoir, dit ainsi et à juste titre Bachelard, est un acte difficile de dépassement de la connaissance<sup>44</sup>. » Notre solitude est le fond d'obscurité nécessaire à l'apparition du spectacle. Le monde est seulement habité quand nous n'y sommes pas seuls. En ce sens, le « Fragment d'un journal de l'homme » est une thèse de principe que Bachelard a préparée avec soin, et non sans une certaine malice à l'égard de la pensée systématique. Une thèse aux faces multiples qui établit la primauté de l'éthique sur l'épistémologie ; du dialogue sur la philosophie d'école ; du pathos de l'existence sur le savoir de l'existence ; de la sympathie sur l'indifférence...

La plus noire étrangeté c'est la nôtre, quand la pensée se cherche sans se dédoubler, quand le monde n'est ni offert ni partagé. Toute pensée est une réponse. Non une face de la certitude, mais bien une forme du don. Penser, c'est toujours, peu ou prou, penser et parler à quelqu'un. La pensée la plus autonome, à ce titre, est témoignage.

L'itinéraire à la fois narratif, descriptif, littéraire et philosophique du « Fragment » constitue en ce sens un des plus beaux exemples qui soient d'une pensée phénoménologique-existentielle. La phénoménologie, pour moi, est donc une feuille qu'on a détachée de l'arbre de la vie et qui m'a été offerte. Sans elle, je resterais bien étranger au monde de la pensée et de la psychologie. La solitude la mieux tournée, à mon sens, est une des formes de la gratitude.

À Bernd.

### ***Références bibliographiques***

Bachelard, G. (1931). *L'intuition de l'instant*. Paris : Stock.

Bachelard, G. (1948). *La terre et les rêveries du repos*. Paris : José Corti.

Bachelard, G. (1957). *La poétique de l'espace*. Paris : Presses Universitaires de France.

Bachelard, G. (1970a). Instant poétique et instant métaphysique. Dans *Le droit de rêver* (pp. 224-232). Paris : Presses Universitaires de France.

- Bachelard, G. (1970b). Fragment d'un journal de l'homme. Dans *Le droit de rêver* (pp. 233-245). Paris : Presses Universitaires de France.
- Jager, B. (1968). The three dreams of Descartes: A phenomenological exploration. *Review of Existential Psychology and Psychiatry*, VIII, 195-213.
- Kundera, M. (1990). *L'immortalité*. Paris : Gallimard.
- Legros, R. (1990). *L'idée d'humanité. Introduction à la phénoménologie*. Paris : Grasset.
- Lescure, J. (1931). *Introduction à la poétique de Bachelard*. Dans G. Bachelard, *L'intuition de l'instant*. Paris : Stock.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Paris : Gallimard.
- Minkowski, E. (1936). *Vers une cosmologie. Fragments philosophiques*. Paris : Aubier-Montaigne.
- Nelligan, E. (1992). *Poésies complètes*. Montréal : Bibliothèque Québécoise.
- Nicolas, F. (2005). Les axes inverses de la poésie et de la science. *Bulletin de l'Association Gaston Bachelard*, VII, 9-35.

### Notes

<sup>1</sup> Wilde, O. Dans Bachelard, G. (1970b). Fragment d'un journal de l'homme. Dans *Le droit de rêver* (pp. 233-245). Paris : Presses Universitaires de France, p. 237.

<sup>2</sup> Bachelard, G. (1957). *La poétique de l'espace*. Paris : Presses Universitaires de France, p. 150.

<sup>3</sup> Kundera, M. (1990). *L'immortalité*. Paris : Gallimard, p. 330.

<sup>4</sup> Bachelard. Fragment d'un journal de l'homme. Dans *Le droit de rêver*, p. 234.

<sup>5</sup> Bachelard. *La poétique de l'espace*, p. 150.

<sup>6</sup> Kundera. *L'immortalité*, p. 330.

<sup>7</sup> Legros, R. (1990). *L'idée d'humanité. Introduction à la phénoménologie*. Paris : Grasset, p. 201.

---

<sup>8</sup> Bachelard. Fragment d'un journal de l'homme. Dans *Le droit de rêver*, p. 232.

<sup>9</sup> Ibid., p. 234.

<sup>10</sup> Jager, B. (1968). The three dreams of Descartes: A phenomenological exploration. *Review of Existential Psychology and Psychiatry*, VIII, p. 205.

<sup>11</sup> Bachelard. Fragment d'un journal de l'homme. Dans *Le droit de rêver*, p. 235.

<sup>12</sup> Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard, p. 8.

<sup>13</sup> Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Paris : Gallimard, p. 221.

<sup>14</sup> Bachelard. Fragment d'un journal de l'homme. Dans *Le droit de rêver*, p. 236.

<sup>15</sup> Ibid., p. 237.

<sup>16</sup> Merleau-Ponty. *Signes*, p. 219.

<sup>17</sup> Bachelard. Fragment d'un journal de l'homme. Dans *Le droit de rêver*, p. 237.

<sup>18</sup> Ibid.

<sup>19</sup> Ibid., p. 235.

<sup>20</sup> Ibid., pp. 234-235.

<sup>21</sup> Ibid., p. 236.

<sup>22</sup> Ibid.

<sup>23</sup> Ibid.

<sup>24</sup> Bachelard, G. (1970a). Instant poétique et instant métaphysique. Dans *Le droit de rêver* (pp. 224-232). Paris : Presses Universitaires de France, p. 226.

<sup>25</sup> Nicolas, F. (2005). Les axes inverses de la poésie et de la science. *Bulletin de l'Association Gaston Bachelard*, VII, 9-35, p. 33.

<sup>26</sup> Bachelard. *La poétique de l'espace*, p. 27.

<sup>27</sup> Ibid., p. 24.

<sup>28</sup> Ibid., p. 192.

---

<sup>29</sup> Bachelard, G. (1948). *La terre et les rêveries du repos*. Paris : José Corti, p. 332.

<sup>30</sup> Bachelard, G. (1931). *L'intuition de l'instant*. Paris : Stock, p. 67.

<sup>31</sup> Bachelard. Fragment d'un journal de l'homme. Dans *Le droit de rêver*, p. 238.

<sup>32</sup> Ibid., p. 240.

<sup>33</sup> Ibid.

<sup>34</sup> Nelligan, E. (1992). *Poésies complètes*. Montréal : Bibliothèque Québécoise, p. 226. La strophe dans sa totalité va comme suit : « Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ? / Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ? / Hélas ! Il a sombré dans l'abîme du rêve ! »

<sup>35</sup> Bachelard. Fragment d'un journal de l'homme. Dans *Le droit de rêver*, p. 238.

<sup>36</sup> Ibid.

<sup>37</sup> Bachelard. Instant poétique et instant métaphysique. Dans *Le droit de rêver*, p. 228.

<sup>38</sup> Bachelard. Fragment d'un journal de l'homme. Dans *Le droit de rêver*, p. 239.

<sup>39</sup> Ibid., p. 240.

<sup>40</sup> Ibid., p. 241.

<sup>41</sup> Ibid.

<sup>42</sup> Ibid., p. 243.

<sup>43</sup> Ibid., p. 245.

<sup>44</sup> Bachelard. *La poétique de l'espace*, p. 1.